

J'ai fait demi-tour et, rentré à Albertville, j'ai demandé à rejoindre Elisabethville où j'ai tout expliqué au ministre Munongo. Il comprit très vite l'intérêt d'un ralliement des Balubas au gouvernement katangais.

Je suis retourné voir le chef et j'ai arrangé la rencontre entre les deux hommes d'Etat. Au voyage suivant, Munongo venait avec moi et il a pu rencontrer Kiluba. Après deux heures de palabres, ils sont signés un papier. Ce traité de paix me rendait heureux car il consacrait la pacification d'une immense zone du Katanga et la fin de la guerre avec les Balubas. Ma promenade solitaire dans la brousse portait des fruits inespérés.

Le Groupe mobile partit alors pour la région de Kongolo, où le travail ne manquait pas.

Tandis que nous pacifions le pays, les troupes de l'ONU décident de mater par le fer et par le feu la « sécession » katangaise. Pendant l'été 1961, les Nations unies arrivent à imposer à Tschombé leur diktat : plus un seul Blanc dans l'administration ni dans l'armée katangaise.

On ne peut imaginer décision plus raciste... Nous allons donc être expulsés en raison de la couleur de notre peau.

Les dix soldats blancs de mon Groupe mobile se trouvaient concernés comme moi par cette mesure criminelle.

Tous mes hommes, Noirs et Blancs, sont bouleversés par l'ordre de l'ONU. J'ai remis le commandement de mon Groupe mobile à mon adjoint africain et j'ai pris, la mort dans l'âme, la route d'Elisabethville. Je songe à rejoindre par la suite clandestinement le Katanga par la Rhodésie. Mais sur la base de Kamina je suis arrêté par les soldats de l'ONU.

Je devais passer un mois et demi prisonnier, gardé par des Suédois. Nous étions traités comme des ennemis, presque comme des criminels. Des chiens policiers attachés aux fils de fer couilissants montraient leurs crocs sur le chemin de ronde et rendaient toute évasion impossible. Nous avions pourtant bien essayé de les dérouter en leur lançant du poivre. Mais il faut croire qu'ils étaient particulièrement résistants à ce traitement.

Nos gardiens ne comprenaient pas pourquoi les poi-

viers se vidaient à chaque repas et nous soupçonnaient d'épicer l'ordinaire d'une manière diabolique...

Au bout de plusieurs semaines de détention, les Casques bleus finirent par me jouer un tour pendable. Tandis que la plupart d'entre nous sont dirigés sur l'Europe, d'autres vont être embarqués *manu militari* vers Léopoldville. C'est nous livrés à nos pires ennemis : les soldats de l'Armée Nationale Congolaise du colonel Mobutu. Nous sommes quatre, spécialement repérés, à connaître ce triste sort : le lieutenant Antoine, le sous-lieutenant Bowers, le « lieutenant » rhodésien Chalmes, de mon Groupe mobile, et moi-même.

Dès mon arrivée à Léopoldville, où l'A. N. C. nous réclame avec une insistance suspecte, je suis jeté en prison où je vais passer une horrible semaine. Je parviens par l'intermédiaire de l'aumônier à m'entendre avec un major canadien de l'ONU.

Il m'embarque clandestinement dans un Boeing à destination de Bruxelles. J'ai échappé à une mort probable. Je devais apprendre plus tard que le « lieutenant » Chalmes avait été tué, dans son propre pays, en Rhodésie dans je ne sais quelle aventure. Il était resté jusqu'au bout fidèle à sa folie.

Bientôt arrivé dans la capitale belge, je n'ai qu'une idée : retourner au Katanga.

Mon frère m'attendait à l'aérodrome :

— Que fais-tu? me demande-t-il.

— Je repars.

Je pense à mes hommes qui sont restés en « stand-by » dans la région de Kongolo. J'arrive à acheter quelques pièces de rechange pour mes véhicules en panne et je prends aussitôt mon billet de retour, par N'Dolo, en Rhodésie.

Mon frère et tous les miens voudraient me retenir.
— Viens à Bruges.

J'y passe un après-midi. C'est l'automne, avec ses feuilles mortes frissonnant sur les eaux calmes et grises des canaux. Mais maintenant mon pays, c'est l'Afrique.

Ma famille devine mon impatience, tandis que je retrouve le décor de notre maison de la rue Haute, où le

léopard de mon parrain veille en haut du grand escalier. Heures paisibles et fugitives. La joie de revoir mes parents. L'appel de « mon pays lointain »... Tout se mêle dans mon souvenir.

Mes hommes m'attendent au Katanga. Je dois partir. Je suis parti.

DÉFENSE D'ÉLISABETHVILLE

Retour clandestin au Katanga.

*Le camp du Marinel et les « Volos » européens.
Première opération à la frontière du Kasai.*

Onze hommes contre deux Bataillons.

Les héros de Kamiana.

Massacre à Elisabethville.

L'Albertina de M. H. n'arrivera jamais.

En défensive contre les « Casques bleus ».

Les Gurkhas attaquent et meurent.

Seul contre deux blindés.

Le Congo sombre dans l'anarchie et la rébellion.

Huit Blancs et vingt Noirs partent vers le Nord-Katanga.

Notre nouvelle capitale : Kansimba.

De retour, clandestinement mais sans difficulté, dans le pays où j'avais décidé de me battre, je retrouvai le Katanga tel que je l'avais laissé quelques jours auparavant. Confiant et résolu. Pendant ma courte absence, les soixante soldats noirs de mon Groupe mobile avaient quitté Kongolo pour redescendre vers Elisabethville. Ils ne voulaient pas d'autre chef que moi. Leur fidélité me toucha fort.

Quelle fête à mon retour ! Plus maigre que jamais, traînant toujours la jambe depuis sa vieille blessure d'Indochine, le colonel Faulques m'accueille :

— J'ai besoin de vous comme instructeur. Nous avons beaucoup de volontaires blancs.

Ils sont quatre-vingts, rassemblés au camp du Marinel près de Kolwezi.

J'étais le seul officier et cela ne me plaisait guère d'encadrer les fameux « Mercenaires ». Il faut dire qu'il y avait de tout parmi eux. Leur seule qualité commune paraissait le courage.

Beaucoup n'avaient jamais accompli de service militaire, ce qui ne les empêchait pas de jouer aux « durs » et d'arborer casquettes camouflées et bérets rouges ou verts. Je ne possédais aucune fiche individuelle et je n'étais certain de rien avec eux, pas même de leur état civil... Je savais seulement qu'ils étaient volontaires, ce qu'ils nommaient « volos ».

Je les regroupai tant bien que mal par escouades de neuf hommes avec un responsable.

Le premier jour, au cours d'armement, ils jouaient avec leurs armes comme des gamins stupides. Un coup est parti. Un homme s'est écroulé. Ce fut le premier tué de mon unité.

Il n'y avait qu'une solution pour reprendre cette troupe en main et en faire une compagnie prête au combat : la discipline la plus rude.

Beaucoup de volontaires étaient des Rhodésiens, très jeunes, de dix-huit ou dix-neuf ans. Gouailleurs et débraillés, ils portaient des cheveux longs et n'avaient aucune idée de la vie militaire. Je commençai par les envoyer chez le coiffeur et tout changea peu à peu.

Parmi mes « Affreux » il y avait quelques Belges, mais l'ensemble présentait un bel échantillon de nationalités disparates : Sud-Africains, Français, Portugais, Espagnols et Allemands.

Il fallait ne pas avoir peur de leur « serrer la vis » et, peu à peu, je parvins à constituer une unité solide, au prix d'un entraînement sans faiblesse.

D'autres volontaires arrivaient au camp du Marinel et l'effectif se gonflait, pour atteindre près de cent quarante hommes à la fin de la période d'instruction.

Au bout de deux mois de cette reprise en main, je reçus ma première mission de guerre. Nous étions au début de septembre 1961.

L'Armée Nationale Congolaise, l'A. N. C., qui combattait la « sécession » katangaise, s'était emparée du poste

territorial de Kisamba, ainsi que de la gare et du pont qui traversait la frontière avec le Kasai.

Les troupes du chef coutumier Kasongo Niembo qui succéda dû défendre cette position s'étaient repliées. En proie à une véritable panique, elles avaient reflué jusqu'au territoire de Kaniama.

Je manquais de renseignements précis pour entreprendre l'opération qui m'était demandée. J'estimai pourtant qu'une seule section d'une dizaine d'hommes devait être suffisante et je me dirigeai sur Kaniama.

A mon arrivée dans cette localité, les fuyards me fournirent quelques renseignements précieux sur les effectifs de l'A. N. C., les pistes, l'importance du poste de Kisamba qu'ils venaient d'abandonner.

Au fur et à mesure que je recueillais ces précisions, une seule section me semblait bien insuffisante pour entreprendre l'opération de reconquête. Mais l'étude du terrain me décida à agir.

Le poste de Kisamba se trouve à une vingtaine de kilomètres de Kaniama, sur l'axe routier qui mène à Lubumbourg. Je décidai d'éviter cet axe et de prendre une petite route, abandonnée depuis l'indépendance, et rejoignant la rivière Lubilash, frontière du Kasai. Cet itinéraire, envahi par les hautes herbes me permit de faire jouer la surprise.

A sept heures du matin, nous quittons Kaniama et avançons prudemment. La piste est manifestement abandonnée et nos véhicules se fraient lentement un passage dans la broussaille.

— Un homme!

Nous venons de tomber nez à nez avec un Baluba, fort surpris de nous voir. Je le questionne aussitôt :

— Pour aller à Kisamba-poste?

— C'est tout près. Tu prends une petite piste, tu passes une rivière à gué et tu traverses une ancienne plantation de café. Après, c'est le poste...

L'homme veut bien nous conduire mais semble inquiet pour nous.

— Il y a beaucoup de soldats A. N. C.

Mes hommes se préparent et camouflent les jeeps que va garder une unique sentinelle. Et nous prenons la piste.

Voici la rivière. Tout est calme. Nous passons le gué,

prudemment, et prenons la piste qui monte. Très vite, on aperçoit les bâtiments du poste. Camouflés, nous observons.

Quelques soldats de l'A. N. C. travaillent à réparer des camions, dans un garage à notre droite. En face, se trouve le bureau du poste; à gauche, des maisons d'habitation et le camp des policiers dans le bas. Kisamba est un très beau poste.

La piste où nous nous trouvons aboutit en plein centre une place ronde avec un mât de drapeau. Entre la place et le bureau, passe la route de Kaniama à Luluabourg.

J'observe les alentours du poste et je ne vois aucune sentinelle. Alors, je prends le risque d'attaquer.

— En tirailleur!

Ma section s'avance dans les cafés. Chacun de mes hommes a son fusil Fal. Nous serons appuyés par un fusil mitrailleur et un bazooka, avec deux coups. Nous ne sommes qu'une dizaine... C'est vraiment peu pour un tel objectif.

La progression se fait sans bruit. Autour de la place d'armes du poste, se trouve un profond fossé et chacun y trouve sa place, avec un merveilleux champ de tir devant lui.

Le tireur de bazooka se place à côté de moi et nous nous installons juste en face du bureau où des soldats de l'A. N. C. sont en train de discuter ferme, sans doute de leur future attaque sur Kaniama.

Nous voici en place, prêts à tirer.

— Feu!

Le tireur du bazooka a bien visé. La rocket arrive en plein dans le bureau. Les occupants sont tués sur le coup et mille papiers volent en l'air, dans un nuage de fumée. Des cris de douleur et de rage. C'est la panique. Les survivants se ruent vers le pont en hurlant. Belle cible pour mon fusil mitrailleur qui les couche sur la route, bientôt jonchée de cadavres.

Sans même combattre, les soldats de l'A. N. C. ont abandonné juste en face de nous une position fortifiée, armée de trois mitrailleuses de 12,7, trois mitrailleuses de 7,62 et deux canons de 75 sans recul. Il ne faut pas leur laisser le temps de se ressaisir.

— En avant!

Le fusil mitrailleur nous couvre. Les hommes de gauche nettoient la plaine devant le camp des policiers; ceux de droite bondissent avec moi vers le centre du pont.

C'est un désastre pour les troupes du Mobutu : des centaines d'hommes gisent partout dans le poste, hors de combat. Nous retournons les tubes vers le pont, pour prendre à partie les fuyards. Ce n'est plus une défaite, c'est une panique.

Avec une section de onze hommes seulement, nous avons nettoyé deux bataillons.

Le butin pris au poste de Kisamba m'apparut considérable : une trentaine de véhicules, des centaines d'armes et des munitions par tonnes.

Nous n'étions qu'une dizaine, bien incapables d'emporter seuls tout ce matériel. Je plaçai mes hommes en position circulaire, pour ne pas courir le risque d'être surpris, et j'appelai par radio mon chef direct, le major Baron qui se trouvait à Kaniama.

Quand il apprit notre victoire, il se contenta de me dire :

— C'est impossible, Schramme. Vous aviez deux bataillons en face de vous.

— Si vous ne me croyez pas, venez vous-même. Ils sont presque tous au tapis...

Et j'ajoutai :

— Envoyez des troupes d'occupation pour nous relever. Nous sommes un peu fatigués.

Nous avons attendu les renforts dans un calme relatif, entrecoupé de brèves rafales contre les rôdeurs de l'A. N. C.

Le major Baron arriva enfin et n'en crut pas ses yeux. J'ai jamais bien cet officier, un Français de Toulouse qui avait longtemps servi dans la Légion Etrangère. Il n'était plus tout jeune et avoisinait même la soixantaine. Mais comme adjoint du colonel Faulques il faisait merveille. Il apparaissait aussi pacificateur que son chef restait baroudeur, ce qui donnait un bon équilibre au commandement. De petite taille et plutôt rondouil-

lard, il avait l'air d'un bon père de famille, bien tranquille, mais ses conseils étaient toujours judicieux.

Le major Baron me félicita et m'annonça que j'allais être nommé premier lieutenant.

J'avais encore du travail dans la région de Kisamba : le lendemain, toujours avec mon unique section de onze hommes, je repris la gare et le pont sur la rivière Lubilash.

Les troupes indigènes qui, quelques jours auparavant, avaient détalé devant l'A. C. N. retrouvèrent vite leur moral et occupèrent solidement les positions que nous venions de reprendre. Leur chef, Kasongo Niembo, qui régnait sur tous les Balubas de Kamina, organisa en notre honneur une réception fantastique. Nous étions les héros du jour et les populations noires et blanches du territoire de Kaniama ne cachaient pas leur enthousiasme.

Pour ma part, j'avais surtout hâte de retrouver mes hommes, laissés au camp du Marinel.

La situation devenait de plus en plus tendue avec les troupes de l'ONU à Elisabethville et les incidents sanglants se multipliaient. Faulques, qui avait toutes les audaces, se rendait souvent dans la capitale katangaise, habillé en civil. Je l'avais d'ailleurs parfois accompagné. Nous gardions le contact avec le capitaine Michel de Clary, adjoint militaire du président Tschombé.

L'offensive de l'ONU contre le Katanga allait prendre une forme de plus en plus violente.

L'opération *Northor*, signifiant en hindi : « Ecrase ! » est déclenchée contre un peuple paisible. Le long des avenues bordées de flamboyants et de jacarandas, les cyclistes qui se rendent au travail sont priés de laisser la route aux « forces de paix ». Les blindés blancs de l'ONU s'immobilisent devant la poste d'Elisabethville.

Un officier indien hurle :

— Feu !

Les balles miaulent, ricochent sur la façade de béton, les vitrines des magasins éclatent, les passants se couchent sur les trottoirs, le sang coule. Des Gurkhas farouches investissent la poste et mitraillent tout ce qui bouge.

Un employé noir, Emmanuel Kassamba, est tué à son



guichet. Un de ses collègues blancs, M. Destemont, s'écroule, le corps criblé de balles. Voici le premier « bilan » des troupes de la paix : un Blanc et un Noir, fraternellement unis dans la mort.

La fusillade éclate partout dans la ville. La Gendarmerie katangaise riposte. L'anglaise et la terreure règnent dans Elisabethville.

Le colonel Faulques, pendant que je menais l'opération contre le poste de Kisamba, avait emmené mes hommes du camp du Marinel vers Elisabethville où les troupes de l'ONU venaient d'attaquer. Je devais les rejoindre, au plus vite, avec ma section. Mais je parvins alors à réaliser un de mes désirs les plus chers, en récupérant mes soixante Katangais du Groupe mobile d'Albertville.

C'est à la tête d'une troupe de près de deux cents hommes, où les volontaires blancs allaient faire bon ménage avec les volontaires noirs, que j'allais prendre part à la bataille pour la capitale du Katanga.

Dag Hammarskjöld, le secrétaire général de l'ONU, était mort le 17 septembre dans un accident d'avion que l'on a voulu rendre mystérieux et qui s'explique d'abord par les épouvantables conditions atmosphériques et aussi par l'explosion des caisses de munitions, chargées contre son gré dans l'appareil de M. H.

Il se rendait à un rendez-vous avec le président Tschombé. Mais le chef du Katanga indépendant devait vainement l'attendre sur l'aéroport de N'Dola. L'*Albertina* de M. H. n'arriverait jamais...

La mort du secrétaire général de l'ONU fut d'autant plus lourde de conséquences qu'après bien des bêtises il semblait enfin comprendre la situation réelle. Ce fut une occasion perdue pour la paix.

Un des collaborateurs de l'Irlandais O'Brien, le plus grand ennemi du régime Tschombé, eut ce mot atroce en apprenant la mort de M. H. :

— L'utopiste est mort. A nous de jouer.

Le cessez-le-feu, péniblement négocié, fut aussitôt remis en question et O'Brien annonça une fois encore :

— Nous avons réduit la sécession katangaise.

Ce n'était pas si facile et l'affaire traînait en lon-

gueur, dans les rafales d'armes automatiques, les confidences de presse, les coups de commando, le whisky et le sang.

Le 24 novembre, sans même qu'on se soit avisé à New York de l'opportunité d'adresser au président Tschombé un interlocuteur susceptible d'engager la conversation politique que M. H. envisageait et pour laquelle il s'était personnellement déplacé, le Conseil de Sécurité vota une résolution donnant pleins pouvoirs au Secrétaire général pour réduire la sécession katangaise par la force.

L'Irlandais O'Brien fut remplacé par Urquhart. Tandis que celui-ci réunit les journalistes, les Gurkhas donnèrent déjà l'assaut aux barrages d'Elisabethville. L'opération *Revenge* est commencée.

Les troupes de l'ONU avaient reçu l'ordre de contrôler, coûte que coûte, la capitale du Katanga. J'arrivais dans la ville en pleine bataille. Les assaillants, qui avaient subi de lourdes pertes, s'étaient repliés sur le champ d'aviation où ils préparaient un nouvel assaut.

Le colonel Faulques me donna aussitôt un gros secteur à tenir. J'avais à défendre le stade Albert et l'ins-titut Kiwelé, soit un front d'environ 1 500 mètres que je devais tenir avec guère plus de cent cinquante hommes.

Il fallait nous enterrer. A toute vitesse, je fis creuser des trous aussitôt recouverts de troncs d'arbre et d'herbe. Nous avons tout camouflé, même les chemins de repli.

Je disposais deux hommes dans chaque trou, appuyés tous les trois trous par deux mitrailleuses de 7,62 jumelées. J'avais réglé ces mitrailleuses par un système de rail à une hauteur de 60 centimètres, 80 centimètres, 1 mètre et 1,20 m.

Devant nos positions s'étendaient les terrains de sport de la ville, une route de 15 mètres de large et une grosse haie. Nous nous trouvions bien camouflés et les troupes de l'ONU devaient croire ce secteur d'Elisabethville abandonné par les Katangais.

Cachés dans des jardins, derrière les maisons, se trouvaient mes tubes de mortiers. J'avais repéré mes tirs sur

des plans détaillés de la ville. Le téléphone marchait toujours et je bénéficiais d'observateurs remarquables : les civils restés sur place. Ils me signalaient le moindre mouvement des troupes de l'ONU.

C'est ainsi que s'engagea un jour le dialogue téléphonique suivant avec un certain monsieur P... :

— Je suis près du carrefour X. Il y a quatre camions chargés de soldats de l'ONU.

— Bien compris. J'envoie deux coups pour régler.

— O. K.

Les deux coups partent dans l'aboiement sec des mortiers. Quelques secondes plus tard, j'entends les explo- sions... et la voix de monsieur P... :

— Bonne direction. Allongez de dix mètres.

Je fais la correction demandée et j'envoie quatre coups par tube. Monsieur P... commente mon tir :

— Au but! Trois camions brûlent, il y a beaucoup de blessés et de morts...

Une grosse fumée noire montait vers le ciel.

Les troupes de l'ONU ne pouvaient plus tolérer d'être tenues en échec par les Katangais et les volontaires. Elles décidèrent d'attaquer et d'en finir une fois pour toutes.

Tout commença par un bombardement de quatre heu- res, par l'artillerie et l'aviation.

Le 9 décembre 1961, au matin, les chasseurs-bom- bardiers Camberra attaquent en piqué la poste, la radio, les hôpitaux et les marchés. La ville est pilonnée par des milliers de coups de mortier. L'objectif semble avant tout impressionner la population. Les obus écla- tent au hasard à l'intérieur des villas et des cases. Les « troupes de la paix » sont à l'œuvre.

Sous ce bombardement, les soldats courent moins de risques que les civils. Bien enterrés, mes hommes n'avaient qu'à attendre que se calme cet orage d'acier. Je vais les voir, en progressant par bonds de trou en trou.

— Ça va bien?

— Ça va. Mais tout commence à devenir énervant.

— Restez calmes. Ils vont bientôt attaquer.

La nuit tombait. Un merveilleux clair de lune illumina- mit ce qui allait devenir un champ de bataille.

En face de nous, des ombres s'avancent sur le terrain de sport. Je sens mes hommes nerveux. Comme ils aime- raient tirer sur ces silhouettes indécises où la lune arra- che parfois l'éclat métallique d'une arme. Mais ils ne doivent ouvrir le feu que sur mon ordre. Je vais bien voir s'il auront respecté la première des disciplines, celle du feu.

Ce sont des Gurkhas qui avancent en face de nous. Ils progressent sans bruit. Et sans bruit nous les atten- dons. Ceux qui marchent vers la mort et ceux qui vont la donner communient dans le même silence. Quelques minutes s'écoulent. Interminables et terribles. Je sens mes soldats qui retiennent leur souffle.

Le premier ennemi arrive sur la route, vingt pas devant nos trous. Il ne se doute de rien.

— Feu!

Toutes les armes tirent en même temps, fusils et mitrailleuses. Sur 1500 mètres, tout le front s'est embrasé.

Les Gurkhas ne peuvent pas s'enfuir et tombent les uns après les autres. Le tir paraît interminable.

Il va durer dix minutes. Quand j'ordonne de cesser le feu, on entend devant nos trous d'affreux gémissé- ments. Le stade semble couvert de blessés et de morts.

Partout des corps sanglants, amoncelés les uns sur les autres. Une vision de cauchemar que va révéler le lever du jour.

Les « Casques bleus » de l'ONU nous demandent une trêve.

J'ai fait récupérer toutes les armes des tués et j'ai alors autorisé l'ONU à venir enlever ce qui restait de ses troupes devant mon secteur.

C'est par camions entiers qu'on enleva les cadavres. Quant aux blessés, ils étaient si nombreux que j'accep- tai de prêter à l'ONU deux ambulances : celle de mon Groupe mobile et une seconde, qui appartenait à l'Union minière. Un délégué de la Croix-Rouge internationale prit place à son bord. Mais l'ambulance, chargée de « Casques bleus » blessés, fut attaquée au bazooka par des Gurkhas. Le délégué de la Croix-Rouge fut tué et la

plupart des blessés achevés par leurs propres camaras !

Après cette trêve, les troupes de l'ONU voulurent donner « le grand coup » et nous anéantir.

Elles attaquèrent avec des blindés d'une forme curieuse dont les « volos » commencèrent par se moquer :

— On dirait des baignoires !

Ce nom leur resta.

Les baignoires dévalent sur nos positions, par la route du terrain d'aviation. Il faut à tout prix contre-attaquer.

Je me porte à leur rencontre avec deux véhicules blindés M 8 récupérés peu avant sur les troupes de l'ONU. Je suis seul avec les deux conducteurs.

Nous roulons à plus de soixante-dix kilomètres à l'heure dans la banlieue d'Elisabethville. Soudain, en haut du viaduc, j'aperçois les baignoires et j'ouvre le feu aussitôt. Chacun de mes blindés est armé d'un canon de 37, de deux mitrailleuses de 12,7 et de deux mitrailleuses de 7,62. Je dois bondir d'un véhicule sur l'autre, comme un équilibriste qui change de trapèze volant. Il faut jouer le tout pour le tout !

Un camion de carburant prend feu. Les canons crachent leurs obus, les blindés adverses explosent. De l'essence enflammée coule sur la route. Dans un lourd nuage de fumée noire, les véhicules de l'ONU cercueils de feu, brûlent interminablement.

Mais une fois encore une trêve allait intervenir. Nous avions si peu de forces à mettre en ligne qu'elle fut la bienvenue...

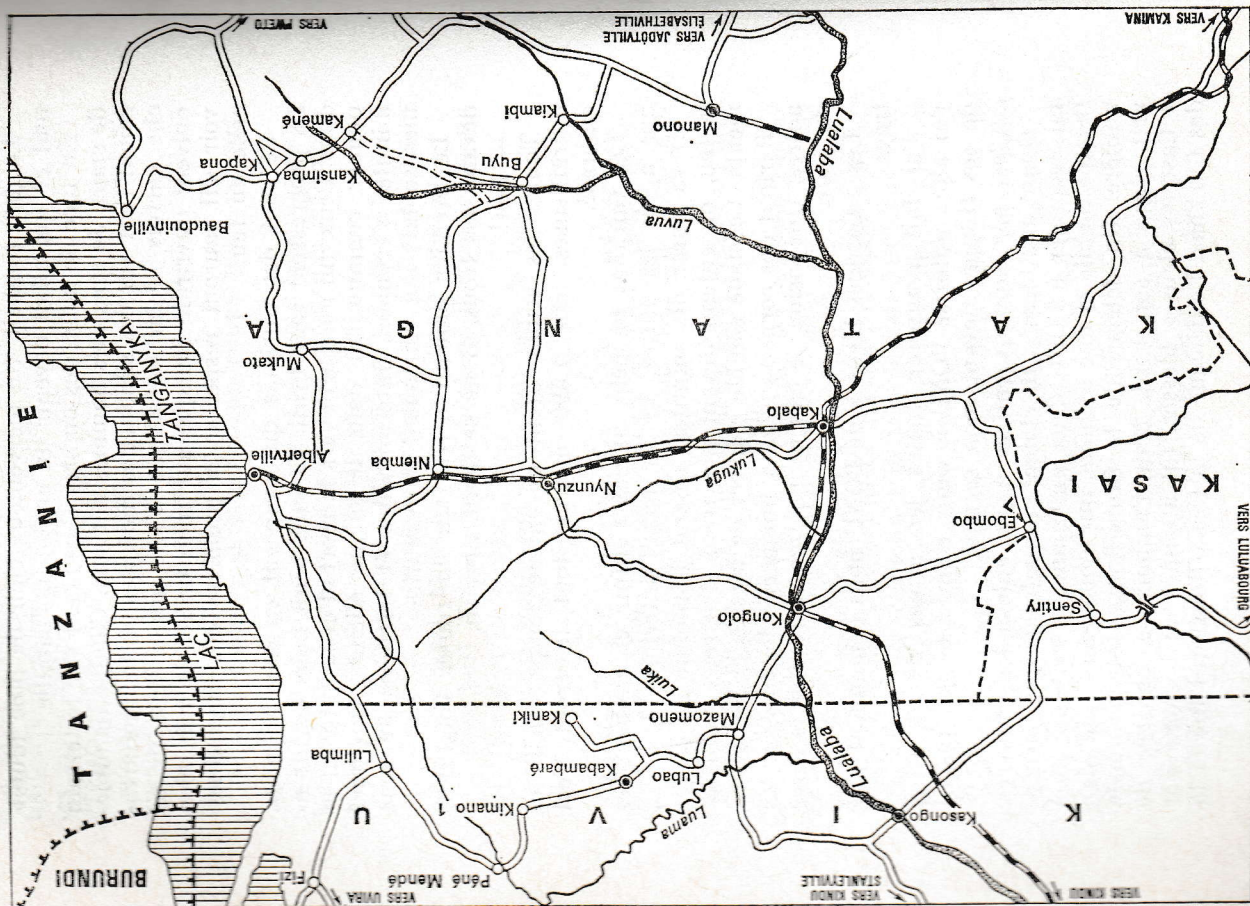
Le président Tschombé me fit alors appeler dans sa résidence de Kipushi. Je le voyais beaucoup depuis quelques jours : il venait souvent dans les trous encourager tous ceux qui combattaient pour la liberté de son pays.

Le chef du Katanga avait une mission pour moi.

— Schramme, je voudrais que vous alliez dans le Nord.

Le gouvernement katangais n'avait plus de contact avec ces régions. Tschombé craignait que l'A.N.C. attaque dans le Nord du Katanga, tandis que l'ONU attaquait dans le Sud. La situation devenait difficile.

Dans le reste du Congo, elle apparaissait confuse et dramatique. Partout, l'indépendance avait abouti à la révolution.



Un an après la mort de Patrice Lumumba, le Congo connaissait un chaos sanglant que le monde voulait ignorer. Avec quelle diabolique habileté avait-on chargé de tous les péchés la seule région du pays qui demeurait à peu près calme : le Katanga !

Soutenus par les Egyptiens comme par les Russes, des agitateurs, se réclamant de Lumumba, constituaient des « démocraties populaires » où le folklore le disputait à la terreur. Au Kwilu, Pierre Mulelé répand la terreur et prétend venger Lumumba, tuant au hasard tous ceux qui déplaissent à cet adepte des herbes magiques et des théories communistes. Au Kivu, c'est encore pire avec Gaston Soumialot, revenu dans son pays natal, le Maniéma, où il sème la terreur avant d'être obligé à l'exil. Mais de tels hommes ne sont jamais en peine de retrouver un poste : en ce début d'hiver 1961, il s'intitule « directeur national à la propagande et à la presse » dans un semi-clandestin Comité National de Libération et il actionne, du Soudan, ses redoutables tueurs simbas, dont le nom signifie : Lions.

Dans le Congo lui-même, s'opposent désormais deux gouvernements. Le vrai — si l'on ose dire — siège à Léopoldville où le président Kasavubu a couvert la crise ministérielle à l'issue de laquelle Cyrille Adoula avait succédé, le 2 août 1961, au fantomatique Joseph Iléo. Tout cela n'est qu'amusement pour la galerie et l'opinion internationale. Le vrai maître du pouvoir est le colonel Joseph Mobutu, grand patron de l'A. N. C. Si ses troupes furent devant les volontaires blancs et les gendarmes katangais, elles parvinrent tant bien que mal à tenir les environs de la capitale et à surveiller les ministres et les députés.

Mais il existe une seconde capitale : Stanleyville, où l'ancien ministre de l'Intérieur de Lumumba, Antoine Gizenga, a créé un « gouvernement congolais en exil », prétendant rester fidèle à l'esprit du « beau Patrice ». Gizenga garde avec lui des troupes, ou au moins un général, Lundunla, un des tortionnaires du Kasai.

Quant au président Joseph Kasavubu, on peut dire de lui ce qu'on disait naguère des souverains constitutionnels européens : « Il règne mais ne gouverne pas. »

Les deux capitales rivales de Léopoldville et de Stanleyville ne s'entendent que sur un point : la guerre

contre Elisabethville. Troupes régulières et rebelles seront toujours d'accord contre nous. Partout les émules de Lumumba ont réveillé tous les vieux sorciers. Partout, des agitateurs courent le pays et sèment la mort, au nom d'un marxisme teinté de sorcellerie. Crimes rituels, viols, tortures, telle est leur méthode pour « prendre en main » les populations de la brousse.

Mais bien entendu les « Sauvages » pour la pseudo-conscience universelle, ce sont les Katangais, les mercenaires, les « Affreux »...

Je devais donc partir vers le Nord du Katanga où il y avait tant à faire. Pour reconquérir cette immense région, je vais avoir sous mes ordres huit volontaires blancs et vingt Katangais, anciens de mon Groupe mobile d'Albertville.

Au fond, j'étais assez content de ce faible effectif. Je ne tenais pas à commander des gens venus au Congo dans le seul espoir de faire la guerre et de gagner de l'argent. Les volontaires arrivés d'Europe étaient braves, certes. Mais nous n'avions pas toujours la même manière de voir les choses.

Par contre, les Blancs qui partaient avec moi pour le Nord-Katanga étaient des gens du pays, anciens planteurs, de vrais « coloniaux » dans le meilleur sens du terme. Nous avions comme couverture des contrats civils de chefs de chantier en travaux publics, fournis par l'Union minière...

Le major Baron, que j'avais toujours plaisir à voir, me répéta les ordres du président Tschombé et me confirma dans mes responsabilités.

Et nous prîmes la route après avoir passé les fêtes de Noël dans une ferme des environs d'Elisabethville.

Nous avons quitté Jadotville en direction de Mitwaba. En chemin, passant à Bunkeya, nous avons salué le célèbre Pande, vieux chef coutumier des Bayekés, la tribu du ministre Godefroid Munongo. Ce vieillard de quatre-vingts ans nous offrit à boire et nous souhaita bonne chance. Le malheureux en aurait eu plus besoin que nous, car, avec beaucoup de ses Bayekés, il fut tué peu après par les troupes de l'A. N. C. Je n'oublierai jamais

cette réception. Quand le vieux chef parut sur la place du village, les civils se couchaient à terre tandis que mes soldats présentaient les armes. Comme j'aurais aimé rester au milieu de cette tribu tellement amicale... Mais il fallait poursuivre la route, sans même s'arrêter pour admirer les célèbres chutes de Kyubo.

Nous sommes alors arrivés dans un territoire où régnait l'inquiétude. Le manque de nouvelles faisait croire à la chute du gouvernement Tschombé et certains étaient déjà au bord de la mutinerie. Heureusement, je rétablis la liaison radio et la confiance revint.

Au fur et à mesure que je poursuivais ma route, il me fallait rallier les populations et rétablir les contacts avec Elisabethville. Le découragement qui régnait à Pweto fut enfin dissipé et les troupes loyales au Katanga regagnèrent leurs postes de Kapona et de Baudoinville.

Je me rendais compte de l'importance des liaisons et de la nécessité d'une politique de présence. Mais il aurait été indispensable de se trouver partout à la fois...

Je décidai de m'installer à Kansimba et de rayonner dans toute la région. Il fallait faire vite, car je craignais des attaques prochaines, tout autant de l'ONU que de l'A. N. C.

Kansimba était une immense ferme d'élevage, un ranch africain, dont dépendaient plus de vingt mille vaches.

Un colon extraordinaire avait réussi à garder toute la région sous son autorité. Il s'appelait Ancieux et devait par la suite mourir en Belgique, loin de ce Congo tant aimé auquel il a tout donné. Il vivait à Kansimba avec sa femme, tellement courageuse, et leurs deux enfants. Ancieux n'avait jamais voulu quitter la région et les Noirs l'admiraient plus que tout au monde.

La ferme ressemblait à une petite ville, avec son dispensaire, son école indigène, ses garages, ses ateliers, ses hangars. On y trouvait l'eau courante et l'électricité. J'avais trouvé ma « capitale ».

Je plaçai aussitôt des éléments de la Gendarmerie Katangaise en protection sur les routes d'Albertville et de Manono. Puis je commençai à aménager mon camp d'instruction.

Les liaisons radio et la logistique assurées, grâce aux colons qui se remettaient partout au travail, j'envisageai l'avenir avec confiance. Je parvins même à aménager un terrain d'aviation pouvant recevoir des DC 4.

Je commençai à recruter des jeunes pour en faire des soldats. C'est à Kansimba que devait naître mon fameux « Bataillon Léopard ».

dans un camion, ils ne manifestaient aucun étonnement de cet « enlèvement ».

C'était une méthode de recrutement un peu curieuse. Mais je n'avais pas le choix. « A la guerre comme à la guerre... »

Au bout d'un kilomètre environ, on les débarquait et on les déshabillait complètement. Ils passaient alors une visite médicale minutieuse et ceux qui se trouvaient « bons pour le service » recevaient un premier uniforme; un tricot, un short très court, un ceinturon, des sandales de tennis et un calot.

Ils comprenaient alors tout d'un coup ce qui leur arrivait : ils allaient devenir soldats! Tout joyeux de cette aventure, ils remontaient dans le camion en chantant.

Les Noirs chantent toujours leurs sentiments et ces mélodies possèdent quelque chose de mystérieux qui semble surgir de la nuit et m'a toujours fasciné.

Tout de suite, en arrivant au camp de Kansimba, mes recrues commençaient leur vie militaire, sur un rythme très dur mais efficace.

J'avais pour adjoint un jeune sous-lieutenant, P., étudiant en médecine. Ce grand Bruxellois, très autoritaire, s'occupait surtout de l'instruction, tant civique que militaire. Il avait pour l'aider deux sous-officiers et je me sentais heureux d'être secondé par de si remarquables entraîneurs d'hommes.

L'adjutant Norman, également originaire de Bruxelles, avait fait son temps de service comme para-commando à Namur. Agé de vingt-deux ans, très brun et le teint mat, c'était un garçon râblé, nerveux, parfois coléreux. Malgré sa petite taille, il s'imposait comme un vrai chef.

L'adjutant René paraissait tout différent de son ami Norman. Ce n'était pas un soldat mais un étudiant de Louvain où il préparait un doctorat. Une déception sentimentale avait donné à ce beau garçon, mince et blond, l'idée de partir au Congo. Il détestait l'armée mais il allait montrer qu'il savait se battre. Entre deux opérations, il aimait écouter des disques de musique classique ou préparer des plats aux sauces compliquées. Cet adjutant sentimental et un peu étrange portait sur son visage la marque d'un destin tragique.

CHAPITRE VI

CRÉATION DU COMMANDO KANSIMBA

Balubas et Batabwas, premiers Léopards.

Les cadres blancs du Bataillon.

Naissance du Commando Kansimba.

D'abord, contrôler les axes routiers.

L'adjutant Christian mine la montagne.

Un convoi de Gurkhas perdu corps et biens.

Panique de l'A. N. C. dans Albertville.

La défense de Mukato.

L'adjutant François utilise mortiers et glaces d'armoire.

La prise de Kiambi.

Le Bataillon Léopard entre dans la légende du Katanga.

La plupart des hommes du Bataillon Léopard appartenaient aux tribus des Balubas et des Batabwas, races sœurs qui emploient le même dialecte et s'entendent très bien. Les Balubas sont des guerriers, des chasseurs, des forgerons qui travaillent l'étain, le cuivre et le fer; tandis que les Batabwas sont des agriculteurs et des pêcheurs. Depuis très longtemps, les deux tribus cohabitent et de nombreux mariages renforcent les liens entre elles.

Selon un principe auquel je suis toujours resté fidèle, j'avais choisi très jeunes mes soldats, quinze ou seize ans en général. Chez les Noirs, c'est le meilleur âge pour former un bon guerrier.

Je me rendais dans les écoles et les collèges autour de mon camp de Kansimba et repérais les éléments que je jugeais trop âgés pour leur classe. Je leur demandais de me suivre et ils obéissaient sans hésitation. Embarqués

Dans ce Commando de Kansimba, nous devions être tout autant pionniers que soldats. Je retrouvais la tradition de bâtisseur qui avait déjà marqué mon lointain service militaire au pays bakongo. Mes hommes devaient construire eux-mêmes leur camp, avec les dortoirs pour une quarantaine de recrues chacun, la cuisine, les magasins aux vivres, les hangars, les garages.

Deux autres adjutants servaient dans notre nouvelle unité :

Christian, ancien mineur et ancien maçon, âgé d'une quarantaine d'années, régnait en maître sur tout ce qui concernait le génie. Il n'avait pas son pareil pour construire des ponts... ou pour les faire sauter.

François, lui, était notre artilleur. Ancien planteur de café à Bukavu, il commandait les mortiers de 60 et de 81, ainsi que toute la gamme un peu hétéroclite de nos canons : 20, 40, 37, 120, 75 sans recul.

Les deux premiers chefs de peloton se prénommaient l'un et l'autre Marc : les sergents B. et G. qui se révélèrent comme de bons cadres, courageux et travailleurs.

Michel F. supervisait l'intendance. A lui, la charge de nous héberger et de nous ravitailler.

Mon équipe de mécaniciens comprenait un Belge, Henri, et un Grec, Stavro, sous la direction du volontaire Jean.

Nous arrivions à produire nous-mêmes des véhicules quasi neufs, en récupérant toutes les ferrailles qui traînaient le long des routes et des pistes. Les trois mécaniciens blancs et une bonne équipe de mécaniciens noirs avaient organisé un véritable atelier permanent qui « produisait » jeeps et camions, à partir de vieilles carcasses et de pièces détachées. J'en arrivais, peu à peu, à posséder le plus beau parc automobile du Katanga. Même s'il s'agissait d'un ramassis de « vieux clous », ils étaient réparés et repeints, paraissant aussi neufs qu'à la sortie de l'usine. J'ai toujours été très sévère pour le matériel. Aussi sévère que pour la discipline.

Très rapidement, je formai à Kansimba une grosse compagnie qui allait peu à peu s'étoffer pour constituer le fameux Bataillon Léopard.

J'avais adopté un système quaternaire, très simple mais efficace en opération :

La section était de onze hommes, commandés par un caporal. Quatre sections formaient un peloton ayant à sa tête un adjutant, assisté si possible d'un sergent. La compagnie groupait à son tour quatre pelotons. Un capitaine la commandait, assisté théoriquement d'un lieutenant adjoint et de deux sous-lieutenants (qui avaient chacun deux pelotons sous leurs ordres). Le bataillon, enfin devait regrouper quatre compagnies de ce type¹.

Norman, René et les deux Marc commandèrent les quatre premiers pelotons. J'avais pour principe d'avoir toujours deux pelotons opérationnels et deux autres à l'instruction. François se chargea du peloton lourd qui comprenait trois sections : une pour les mortiers de 60, une pour les mortiers de 81 et une pour le canon de 75 sans recul. Très rapidement, nous avons organisé six pelotons, dont quatre opérationnels.

Comme les indigènes du pays m'avaient toujours appelé « Léopard » depuis que je vivais au Congo, le Commando prit tout naturellement le nom de cet animal et devint le Bataillon Léopard.

Je fis confectionner en Belgique de superbes écussons d'étoffe, qui mirent deux mois à nous parvenir mais firent la joie de mes hommes.

Bondissant depuis le lac Tanganyika, un terrible léopard, toutes griffes dehors et la gueule ouverte sur des crocs impressionnants, bondit pour reprendre le Mandéma, et même tout le Congo. Une croissette de cuivre marquait notre qualité de loyaux soldats de ce Katanga de Tschombé, dont les frontières se dessinaient en rouge vif sur le fond noir de notre écusson.

Tous les matins, à la parade, je prenais la parole pendant cinq minutes. Mes soldats, Blancs comme Noirs, m'écoutaient avec une sorte de ferveur.

J'expliquais à la fois l'exercice du jour et le sens de notre combat. Je sentais que ces hommes me suivraient d'un même cœur et qu'ils étaient prêts à mourir pour notre idéal. L'idée de devoir seule les animait. Ils refusaient d'être des mercenaires et s'estimaient des hommes se battant pour leur pays. Anciens colons et jeunes indi-

1. Chaque peloton était désigné par une lettre : A, B, C ou D, suivie du numéro de la compagnie : 1, 2, 3 ou 4. Ainsi, le peloton A 2, par exemple, est le premier peloton de la deuxième compagnie.

gènes, nous étions tous des Katangais et des Africains. Nous avions pris les armes pour défendre notre terre commune et notre droit à la liberté comme au travail.

Tandis que le vent du matin faisait frissonner les plis du drapeau katangais au grand mât de notre camp, je songeais au domaine perdu, à plus de deux mille kilomètres de là, dans cette Province-Orientale encore aux mains des rebelles révolutionnaires. Je n'oubliais jamais que je me battais pour Bafwakwandji, la terre où j'aurais voulu vivre paisible...

Mais la guerre nous avait pris dans ses remous. Alors, il fallait nous entraîner pour devenir les plus forts. A la fin de l'instruction commando, les hommes pouvaient servir toutes les armes individuelles, les mitrailleuses légères et lourdes, les canons de 20, 40, et 75 sans recul, les mortiers de 60 et 81.

Les Léopards avaient tous subi l'entraînement au sol des troupes parachutistes et auraient pu sauter d'un avion du jour au lendemain.

Les instructeurs étaient fiers de me montrer les manœuvres à feu réel. Ils avaient habitué leurs hommes à se battre contre des ennemis aussi bien armés que les soldats de l'ONU au Katanga. Dans un impressionnant feu d'artifice, mes Commandos attaquaient ponts et bâtiments, sous le feu des balles et des obus qui tombaient à trenté ou quarante mètres de leurs positions. Puis ils rampaient, au milieu des éclatement de mines-pièges, ou bondissaient en tirailleurs à travers mille obstacles. Norman et René leur avaient vraiment organisé un beau parcours...

Nous allions pouvoir commencer les opérations.

J'étais impatient d'attaquer les formations de l'A. N. C. qui se trouvaient sur les routes de Manono et d'Albertville.

La liberté des axes routiers demeurerait essentielle et je n'avais jamais cessé, même pendant l'instruction, de commander des patrouilles de reconnaissance.

Les hommes de la Gendarmerie katangaise travaillaient en liaison avec nous. Trois à quatre mille d'entre eux tenaient garnison à Baudoinville, ce qui faisait beau-

coup pour une bourgade destinée à recevoir au plus un peloton...

Les Gendarmes devaient en principe contrôler les axes routiers. Tous les 20 kilomètres, ils tenaient une forte position; cette distance me paraissait la meilleure pour pousser des pointes et établir de nouveaux postes. Il fallait également prévoir des points d'appui de part et d'autre de la route, à l'intérieur de la brousse, avec tout un système de patrouilles de liaison.

Je pris l'habitude de donner des missions différentes aux troupes fixes, encadrées par la Gendarmerie katangaise, et aux troupes opérationnelles, constituées par les pelotons du Commando Kansimba.

Peu à peu, je desserrai l'étau ennemi autour de nous, en progressant sur les routes. La tactique était presque toujours la même : deux pelotons menaient l'attaque, l'un en avant-garde et le second en soutien.

La colonne comportait douze jeeps, sept camions et une ambulance.

Ces vingt véhicules progressaient sur la route, à une allure de 50 kilomètres en zone normale, qui tombait à 20 kilomètres en zone incertaine (zone jaune) et à 5 kilomètres en zone dangereuse (zone rouge).

Quand cela devenait nécessaire, les hommes mettaient pied à terre. Une fois débarquée des camions, ils progressaient en file indienne de part et d'autre de la route, conservant une distance d'environ 10 mètres entre eux. Les camions vides roulaient devant les deux camions chargés des hommes de soutien.

Le peloton qui progressait ainsi à pied marchait dans les hautes herbes à environ 5 mètres de la route, de façon à déjouer toute embuscade rapprochée.

Parfois un des hommes de tête désignait quelques cases devant nous :

— Un village!

A droite et à gauche de la route, les onze hommes de chacune des deux sections de tête se dispersent en tirailleurs et progressent jusqu'à environ 200 mètres des premières habitations. Ils avancent sous la protection de mitrailleuses montées sur jeeps. Toute la colonne suit. Deux cents mètres après avoir passé le village, les tirailleurs s'arrêtent et laissent passer les deux autres sections de leur peloton, restées en file indienne sur la

route. Puis ils se replient, laissant à leurs camarades le soin d'assurer à leur tour l'avant-garde.

Tous les 5 kilomètres environ, le peloton de tête permute avec le peloton de soutien, et les hommes qui ont progressé à pied montent, à leur tour, dans les camions.

Quand nous avions dégagé ainsi une vingtaine de kilomètres de route, nous pouvions y établir des éléments de la Gendarmerie katangaise, provenant de Kapona.

Commandos de Kansimba et gendarmes de Kapona s'entendaient bien et s'épaulaient mutuellement pour pacifier la région et l'interdire désormais aux fauteurs de troubles de l'ONU ou de l'A. N. C.

Ainsi allait la vie pour les hommes du Bataillon Léopard, qui passaient insensiblement des exercices aux vraies opérations.

Lors de mon passage en Rhodésie, plusieurs mois auparavant, j'avais acheté un petit ouvrage de Mao Tsé-toung et je m'initiais aux théories de la guerre révolutionnaire à la chinoise. Tout ce qu'on racontait sur la nécessité de gagner les populations et d'y vivre « comme poisson dans l'eau » me paraissait évident. Je consacrais beaucoup de temps aux contacts avec les civils et je leur demandais de continuer leurs travaux habituels, les obligeant à rester en ordre et en paix.

La région de Kapona est renommée pour ses élevages et ses cultures. C'est un pays assez riche où l'on trouve du manioc, des arachides, du maïs, des haricots et des pommes de terre. Les communications avec le Sud-Katanga s'effectuaient sans danger; les camions qui montaient de Jadotville, avec du matériel militaire, redescendaient avec des produits agricoles. Les transporteurs semblaient ravis d'une prospérité qu'ils n'avaient peut-être jamais connue auparavant.

Les populations apparaissaient paisibles et heureuses de la paix retrouvée. Dans ce pays du Nord-Katanga, vivent des Batabwas et des Balubas. Ce sont deux races très proches l'une de l'autre. Elles ne nous étaient pas hostiles, à condition que nous sachions les respecter. La révolte des Balubas, qui fut une des plus tragiques erreurs des débuts de l'indépendance katangaise, semblait bien oubliée maintenant. Elle avait été fomentée

par quelques traitres et soigneusement attisée par des représentants de l'ONU et des agitateurs communistes. Trompés par les promesses stupides et affolés par les fausses rumeurs, près de quarante mille Balubas avaient quitté la brousse pour gagner des camps de regroupements, soi-disant organisés par l'ONU pour les protéger du gouvernement katangais; ils ne devaient y connaître que la faim, la misère et le chômage. La « conscience universelle » risque encore de mettre ces pauvres victimes au passif du président Tschombé...

Dans la brousse, la confiance renaissait. Avant tout parce que nous étions quelques-uns à prôner le principe du respect des coutumes et des chefferies. Contre les visions utopiques et sanglantes d'un Congo unitaire, dont rêvait un Lumumba soi-disant progressiste, nous avons défendu, au besoin les armes à la main, la diversité et la dignité des multiples tribus dispersées sur le territoire du Congo.

Pour ma part, je ne peux m'empêcher de garder un sentiment particulier d'attachement pour les Balubas qui sont peut-être les plus courageux et les plus intelligents. Je gardais toujours avec moi, le jeune Paul, fils du chef Kiluba dont j'avais organisé la rencontre avec le ministre Munongo.

Paul n'avait sans doute pas plus de quinze ans à cette époque mais se voulait un vrai soldat. Il avait appris à conduire et comme il était le seul à pouvoir lire mon écriture, il devint greffier du Bataillon Léopard!

Les exercices et les opérations se succédaient sans aucune interruption, même le dimanche.

J'ai toujours exigé beaucoup de mes hommes mais je m'efforçais de leur donner le maximum de bien-être. Nous organisions parfois des séances de cinéma et avions même construit un dancing. Mais j'imposais la discipline la plus stricte : personne ne devait quitter le camp Kansimba.

Je n'avais pas envie, comme les officiers de mercenaires, de courir après mes hommes à chaque départ en opérations et de devoir les récupérer, un par un, dans les bars et les bordels d'Elisabethville!

Les forces de l'ONU et de l'A. N. C. se montraient

assez peu agressives et se contentaient de nous surveiller de loin, surtout du ciel.

Notre travail les impressionnait. Nous avions capté des messages radio où ils s'inquiétaient de nos progrès :

« Il n'y a aucun trou dans leur dispositif, sur les routes, tous les 20 kilomètres au plus, ils organisent une grosse position. Ils tiennent aussi les pistes intérieures et la brousse. »

Nous occupions les hauteurs et avions poussé la mine jusque jusqu'à miner certaines voies d'accès. Notre chef-d'œuvre restait l'escarpement entre Kapona et Mukato.

Il s'étendait sur une quinzaine de kilomètres, bordé d'un côté de falaises de 200 ou 300 mètres de haut, et de l'autre de précipices profonds de 5 à 9 mètres. Ce paysage dantesque avait été entièrement miné du côté de la montagne.

Cela avait été un travail de Dieu le Père comme on dit chez nous et il fallait peut-être un saint pour le mener à bien. Nul n'en n'était plus capable que l'adjudant Christian, dont le calme et les silences dissimulaient une nature généreuse. Sans dire un mot et sans cesser un instant de fumer, il avait creusé la falaise pour disposer tous les 40 mètres des charges d'une quarantaine de kilos d'explosif, charge bétonnée dans le roc à plus de 2 mètres de profondeur. Chaque mine était commandée à distance. Un magnifique travail de spécialiste... Il lui avait fallu des kilomètres de fil électrique pour relier les charges et les détonateurs. Pour garder le secret de ces préparatifs j'avais fait croire que nous allions installer l'électricité au camp de Kansimba...

Des Gurkhas de l'ONU avaient reçu l'ordre de reprendre le poste de Gendarmerie katangaise de Kapona. Les malheureux ! Ils ne savaient pas ce qui les attendait. Nous avions capté les messages radio annonçant cette opération. De toute façon, nous étions prévenus de tous les mouvements de l'adversaire par des civils.

Prêt à toute éventualité, j'avais renforcé la position de Gendarmerie avec quelques-uns des hommes du Commando Kansimba et établi une seconde ligne de défense 5 kilomètres en arrière.

Christian devait, sur mon signal, faire partir les charges. Mon grand souci restait de ne pas déclencher trop vite la mise à feu et de pouvoir contre-attaquer les

« Quelques bleus » par une route détournée aboutissant sur tous arrières. Je comptais passer alors par une piste que j'avais camouflée avec des feuilles de maïs pourri.

Le convoi ennemi arrive enfin sur l'escarpement. Les Gurkhas effectuent des tirs à priori à chaque virage mais je me garde bien de riposter. Ils ont commis l'imprudence de serrer leurs véhicules les uns contre les autres. Les nerfs tendus, je regarde ce convoi si bien armé. Je compte huit blindés sur roues, de ces véhicules que nous appelons « baignoires », vingt-deux camions et je ne sais plus combien de jeeps. Quelle belle cible ! Mais j'ai mal au cœur... pour ce matériel tout neuf, qui ferait si bien dans mon parc automobile. Si je suis capable de le détruire, il ne me paraît, hélas ! pas possible de m'en emparer !

Le convoi aborde maintenant en plein dans la zone des charges. Il n'en reste plus que six sur l'avant et il ne faut pas le laisser progresser au-delà de cette marge de sécurité.

Christian guette mon signal, impatient, un peu anxieux sans doute, comme nous tous.

O. K. !

Un déclair. Un fracas terrible comme si le monde délaçait. De la terre, des rochers, des arbres s'écroulent sur la route où passe le convoi. C'est toute la montagne qui semble vouloir ensevelir les Gurkhas. Pendant douze minutes l'éboulement se poursuit, dans un fracas épouvantable.

Dans la fumée de la poudre et la poussière, on ne peut rien voir. Lentement le nuage mortel se dissipe. Il n'y a plus RIEN.

Bien. Ni convoi ni route. Plus aucune trace des troupeaux de l'ONU ni des trente véhicules. Rien. Tout a roulé avec la piste dans l'abîme, 500 mètres plus bas. C'est la mort totale.

Dans la montagne katangaise, un convoi ennemi vient de disparaître, corps et biens, comme un navire qui sombre avec tout son équipage.

Les troupes de l'A. N. C. suivaient les véhicules de l'ONU, prêtes à occuper le terrain conquis. Je donnai

l'ordre d'attaquer sur Mukato. Mais nous avançons dans le vide...

Nos adversaires, en entendant l'explosion, avaient aussitôt battu en retraite, abandonnant tout leur matériel, dont dix-sept camions et trois jeeps, sans compter les équipements, les munitions, les vivres et les armes de tout calibre.

Terrorisés, les Congolais avaient cru que la montagne se fâçait comme un monstre de légende. Ils retrouvaient l'instinct de leurs ancêtres devant les colères de la Nature : la fuite.

Et leur fuite les mena jusqu'à Albertville!

Nous ne pouvions résister à la tentation de les poursuivre. Nous avons pris Mukato sans mal et nous nous y sommes solidement installés, en nous protégeant par des mines.

Notre avance atteignait 120 kilomètres. Selon la tactique habituelle, j'avais laissé tous les 20 kilomètres, sur notre axe routier, des positions de Gendarmerie katangaise, fortes chacune de deux pelotons, soit près d'une centaine d'hommes.

A Albertville, la panique battait son plein dans le camp de nos adversaires. L'ONU avait envoyé toutes ses forces pour prendre Kapona et il ne restait que l'état-major et la base arrière des Gurkhas. Les « Casques bleus » seraient bien longs à se remettre de cette catastrophe incroyable. Le moral semblait encore plus bas peut-être dans l'A. N. C. où les fuyards semaient la terreur avec leur récit de la « montagne mangeuse d'hommes ». Les survivants voulaient tous quitter la Katanga ensorcelée, pour rejoindre le Congo, par Niemba, Kabalo, Sentury.

Quant à la population de la ville, elle avait de la peine à dissimuler sa joie. Déjà, les plus hardis arboraient des drapeaux katangais, croyant que nous allions les libérer d'un instant à l'autre.

Mais nous n'avions pas assez de moyens pour exploiter totalement cette victoire. Les Léopards regagnèrent Kansimba. Je fis mon rapport à mon chef direct, le major Baron, qui tint à venir nous féliciter lui-même dans notre camp.

Il arriva de Jadotville et nous avoua qu'il nous avait crus perdus.

— Contre de telles forces de l'ONU, je n'aurais jamais imaginé votre résistance et encore moins votre victoire.

Pourquoi cacher notre fierté? Mes hommes se présentaient avec une belle allure, au milieu de ce camp qu'ils avaient construit de leurs mains. Ils apparaissaient aussi impeccables qu'ils étaient courageux. Je les avais toujours vus aussi bien physiquement que moralement. Je pouvais être fier d'eux.

Tous les matins, à l'envoi des couleurs, je leur avais parlé, pendant quelques minutes, du sens de leur combat. Par leurs actes, je pouvais maintenant juger combien mes paroles les avaient frappés.

Oui, ils étaient vraiment des Léopards. Je les aimais.

Vers la fin du mois de septembre 1962, je décidai d'attaquer les troupes de l'ONU dans un autre secteur. Il fallait absolument que je montre ma supériorité dans plusieurs zones du Nord-Katanga. Nos ennemis devaient nous croire partout à la fois. Rien de tel pour les terroriser.

Je fis mouvement avec mes hommes en direction de Kiambi.

Nous nous sommes emparés sans mal du pont de la rivière Lubilashi et du village de Kalamata, où une section de l'A. N. C. prit la fuite en abandonnant comme d'habitude jeeps et munitions. Il ne restait qu'à y installer sur la défensive deux pelotons de Gendarmerie katangaise.

Nos rapports s'améliorèrent sans cesse avec cette unité qui retrouvait confiance devant tous les succès remportés par mes Léopards. Mais j'aurais aimé qu'elle prenne une part plus active aux opérations. Ils étaient plus de trois mille gendarmes katangais à encombrer les casernes de Kapona et de Baudoinville, alors qu'on avait besoin d'eux en brousse et qu'il fallait tout faire avec les quelques centaines d'hommes du Bataillon Léopard.

Les troupes de l'ONU, malgré la catastrophe survenue au convoi des Gurkhas, n'avaient pas renoncé à nous attaquer. On me signala un harcèlement imminent de la position de Mukato, dont nous venions de nous emparer après l'affaire du convoi et que nous avions fortifié soli-

dement. D'après les renseignements, Mukato devait être bombardée avec un mortier de 4,2 pouces, qui est une arme redoutable, une véritable pièce d'artillerie...
Je fais venir l'infatigable Christian :

— Tu me rejoins avec un camion pick-up et tu essayes de trouver des glaces d'armoire à linge.

Il en restait encore quelques-unes dans la région, malgré les bombardements et les pillages.

Christian doit trouver mon ordre un peu bizarre. Mais il l'exécute aussitôt, toujours aussi consciencieusement.

Les braves gendarmes de Mukato ont déjà repéré le mortier de 4,2 pouces, mis en batterie par les troupes de l'ONU à environ 6 kilomètres de leur position, un peu en retrait de l'axe routier.

J'arrive à Mukato avec un peloton de gendarmerie et mes équipes de mortiers de 60.

On me montre l'emplacement de batterie de la grosse pièce de l'ONU.

— O. K. Je la repère parfaitement.

Tout le monde se demande bien quel est mon plan et regarde avec perplexité mes glaces d'armoire.

J'appelle l'adjutant François :

— Va prendre position à 2 kilomètres du 4,2 pouces, en profitant du relief.

Quant aux glaces d'armoire, je les fais placer le plus près possible du mortier ennemi. Mes hommes ont tous jours été des as de la progression silencieuse et du camouflage rigoureux.

Toutes mes positions sont reliées par radio. Il n'y a plus qu'à attendre.

Les soldats de l'ONU vont sans doute nous bombarder pendant la nuit. Mais la position de Mukato semble bien protégée avec des troncs d'arbres formant de véritables bunkers...

Vers 10 heures du soir, l'obscurité tombée, les premiers obus de 4,2 pouces tombent sur le poste. Les flammes de départ se reflètent dans les glaces, à côté et derrière les « Casques bleus », ils croient qu'ils sont victimes de quelque sorcellerie et commencent à s'affoler, en voyant les leurs autour d'eux dans la montagne.

Profitant de leur désarroi, j'ordonne à mes mortiers

de 60 d'ouvrir le feu. C'en est trop et les Gurkhas se replient en vitesse!

Je les poursuis avec le peloton de Gendarmerie, mais je ne vais quand même pas aller jusqu'à Albertville... Tantôt qu'il y a un beau cadeau de nos amis de l'ONU sur la route : leur mortier de 4,2 pouces tout neuf, abandonné en plein champ. Et avec toutes ses munitions.

Nous nous en emparons. A la place du tube, je laisse un tronc d'arbre et quelques bûches pour remplacer les obus... Plaisanterie innocente. Pas tellement d'ailleurs, car ces souvenirs sont piégés et minés. Les « Casques bleus » n'ont pas fini de souffrir des tours de notre Commando Kansimba!

Je décide de progresser aussi sur la route de Kiambi, avançant de plus de 25 kilomètres. Je réussis également à saboter les voies de chemin de fer à Niemba et Nyunzu. A Albertville, c'est la rage et même la panique. Les troupes adverses se voient déjà encerclées.

Le Bataillon Léopard commençait à gagner une solide réputation parmi les forces katangaises, mais nous n'avions pas le droit d'arrêter un instant notre effort. Nous ne connaissions plus qu'un mot d'ordre : attaquer.

Vers le milieu du mois d'octobre 1962, j'envoyai l'adjutant René, promu lieutenant, avec un peloton et une section de mortier de 60, sur la piste de Baton en direction de Buyu. Deux jours plus tard, je partais moi-même vers Kiambi, avec deux pelotons. L'A. N. C. reculait en refusant le combat. J'occupai Kiambi, y laissant un peloton. Puis avec le second, je progressai en direction de Buyu, localité vers laquelle René se dirigeait à pied par une piste de brousse.

La Gendarmerie katangaise occupait un certain nombre de positions que nous avions ainsi dégagées. Je devais finalement confier le poste de Kiambi au lieutenant René, avec un peloton opérationnel de réserve.

— Ne cherchez pas à aller sur la route de Buyu. Vous avez assez de travail ici. Renforcez la position de Kiambi et construisez un terrain d'aviation.

Tels étaient mes ordres. Je n'avais qu'à regagner Kansimba, heureux de cette nouvelle opération. Mes hommes

tenaient solidement une portion de la route à Manono à Albertville, ainsi que le pont de Buyu qui reliait la bifurcation Niemba et Nyunzu.

Décidément, tout allait mal pour l'ONU et l'A. N. C. dans le Nord-Katanga. Nous approchions tellement de la voie de chemin de fer que nos adversaires ne pouvaient plus être ravitaillés que par avion. Le Bataillon Léopard méritait son nom et avait pris l'ennemi à la gorge.

Nous ne comptons dans nos rangs que quelques blessés légers. Pas un de mes hommes n'avait encore donné sa vie pour la cause qu'il avait juré de défendre.

Je fus convoqué dans le Sud-Katanga pour recevoir les félicitations du major Baron et du président Tschombé. Jamais mon moral ne fut si haut. Je commandais une troupe qui, invaincue, se croyait invincible.

Le Bataillon Léopard entraînait dans la légende du Katanga.

L'AGONIE DU KATANGA LIBRE

Agrandir sans cesse notre secteur.

Offensive contre la ligne de chemin de fer de Kongolo.

Le lieutenant René, premier mort du Bataillon Léopard.

Reprise du pont de Buyu.

Six cents fusils, sept mortiers et une mitrailleuse.

Je suis promu major et convoqué à Jadotville.

Rendez-vous manqué avec le président Tschombé.

Le désordre et la trahison dans le Sud-Katanga.

A Kiambi, le pilote Jacques m'annonce la défaite.

Un malencontreux accident de jeep.

La longue retraite sous la pluie.

Le lieutenant Michel devient mon bras droit.

Algarade avec Bob Denard.

Le 25 janvier 1963, les Léopards passent la frontière.

Le moral du Bataillon Léopard fut encore renforcé par le matériel que je ramenais avec moi du Sud-Katanga. Je revins au camp de Kansimba avec des médicaments et une ambulance, achetée pour 200 000 francs katangais. Le premier lieutenant René la prit en charge et organisa un service médical.

J'ai toujours été stupéfait de constater l'esprit de régnait entre eux. Jamais l'expression de « frères d'armes » n'a mieux convenu qu'à mes Léopards...

La guerre continuait contre l'A. N. C. et l'ONU.

Il fallait sans cesse pousser plus loin nos offensives. On me conseilla de reprendre les localités de Nyunzu et de Niemba, situées sur la ligne de chemin de fer unissant Albertville à Kabalo, artère vitale de nos ennemis et seule liaison ferroviaire avec le Congo. Nous pouvions

certes la menacer mais nous ne la tenions pas encore solidement.

Nos succès nous obligeaient à un continuuel élargissement de notre front et de nos communications. C'était le revers de la médaille et je commençais à trouver que mon secteur devenait un peu grand.

J'avais décidé de ne pas interrompre l'instruction de mes hommes au camp de Kansimba, car c'est avant tout le « drill » qui fait le bon soldat. Le responsable de mon C. I. (Centre d'Instruction) restait l'adjutant Norman, promu lieutenant. Il n'arrêtait jamais et semblait avoir inventé le mouvement perpétuel... De nouvelles recrues arrivaient sans cesse et il fallait agrandir le camp. Mes Léopards restaient toujours aussi bâtisseurs que guerriers.

Je multipliais les positions et les points d'appui en brousse. Cela nous permettait de « quadriller » le pays mais exigeait une logistique de plus en plus importante.

La prise de Niemba et de Nyunzu me semblait une grosse opération, pour laquelle il me fallait huit pelotons opérationnels, soit plus de trois cent cinquante hommes. Je n'en avais encore que six à ma disposition; Norman accéléra l'instruction pour me donner les deux autres en un mois d'exercices ininterrompus.

J'avais exclu la possibilité de faire appel à la Gendarmerie katangaise, car j'estimais son instruction militaire insuffisante pour ce genre d'opération. A mon avis, un bon soldat doit avoir reçu une bonne instruction dès le départ et dans ce domaine il n'est guère possible de corriger les mauvaises habitudes. L'instruction, ce fut sans doute le secret de la réussite des Léopards.

Mon intention était de bloquer les rails devant et derrière un train et de m'emparer des wagons et de la locomotive. Avec ce train, nous pourrions par la suite, gagner Kabalo et le Congo.

Je pensais également m'emparer des deux localités de Nyunzu et de Niemba. J'avais prévu un ordre d'opérations de cinq jours, avec mise en action de deux compagnies. Mais un drame affreux devait tout bouleverser.

Le 30 octobre 1962, je suis parti inspecter les positions du premier lieutenant René à Kiambi. Je les trouvai

bien aménagées, sauf celle de Buyu qu'il allait falloir renforcer.

Dans l'après-midi, le major Baron, notre chef de tactoville, nous rejoignit et sembla impressionné par la sécurité qui régnait dans tout le secteur. Il avait vu beaucoup de nos postes en cours de route et avait constaté que nous avions bien organisé la défense. Pour un poct, je trouvais qu'on aurait encore pu faire mieux...

Lorsqu'il me quitta, je trouvais que le secteur de Kiambi, dans lequel le major et René dans le camp de Kansimba. Ce fut le lendemain que se produisit le drame. Au cours d'une patrouille, René sortit sans s'en rendre compte de la zone qui lui était assignée et tomba dans une grotte embuscade de l'A. N. C. sur la route de Nyunzu, près du pont de Buyu.

L'engagement fut très dur. Deux de ses hommes étaient tués, huit autres blessés et lui-même atteint d'une rafale au bas-ventre qui provoqua une horrible déchirure. René parvint quand même à se replier sur Kiambi.

Vers midi, le major Baron m'annonça le drame et signala que deux bataillons de l'A. N. C. étaient parvenus à reprendre le pont de Buyu. Ses ordres étaient formels : « Faites mouvement d'urgence sur Kiambi. »

Il s'agissait d'un appel au secours.

Je rassemble à toute vitesse deux pelotons et quelques armes lourdes. Je prends la route de Kiambi, où j'arrive vers 5 heures du soir.

La panique règne parmi les gendarmes katangais et même parmi les volontaires du Bataillon Léopard. Il faut de toute urgence reprendre ce monde en main, le mettre sur la défensive, puis contre-attaquer. Les hommes de la compagnie de René sont complètement démoralisés. Ils ne veulent plus se battre et répètent :

— Ce serait un suicide!

Ils crient, gémissent, certains pleurent. Terrible spectacle d'une troupe brisée par la disparition de son lieutenant. Je dois leur faire retrouver leur moral. C'est le moment décisif. Il me faut autant d'autorité que de sens de l'humain. Métier de chef.

Les blessés évacués, les survivants se taisent et semblent reprendre confiance.

Le premier lieutenant René me parut si grièvement blessé que je ne pouvais songer à le faire évacuer. Je restais à son chevet, abattu par ce brutal malheur.

Pendant la nuit, il mourut dans mes bras. L'ancien étudiant ne reverrait jamais Louvain et cette fille qu'il était venu oublier au Congo... Nous perdions un de nos premiers compagnons, un des meilleurs.

Nous devions venger René le lendemain.

Levés à 6 heures, nous avons attaqué l'A. N. C. avec deux pelotons. Cela commença par une longue marche. Les dents serrées, tous pensaient à l'officier qui venait de mourir dans d'atroces souffrances. Nous progressions dans une savane boisée. Il y avait avec moi les meilleurs des volontaires : le lieutenant Norman, les deux Marc, Christian, François, un nouveau nommé Roger...

Les deux pelotons avançaient en tirailleur, se méfiant des embuscades, le peloton de Norman en tête et celui de René en soutien. Les armes lourdes restaient en appui et surtout les redoutables mortiers de 81 montés sur camions.

Nous progressons jusqu'à 5 heures du soir, sans rien rencontrer. A la tombée de la nuit, nous sommes restés en embuscade pour reprendre notre marche le lendemain matin, à 5 heures. Le soleil se levait à peine et nous ne distinguions même pas nos visages, creusés de chagrin et de fatigue.

Vers 10 heures du matin, je remarquai deux objets bizarres sur le côté de la piste. Des mines ou des obus piégés? C'étaient des pintades...

Cet incident déteint un peu l'atmosphère mais prouve combien nous vivons tous sur les nerfs. La progression continue. Nous nous rapprochons du but : le pont du Buyu n'est plus qu'à 3 kilomètres.

Soudain, des bâtons qui sortent d'un caniveau! Ce sont des jambes, les jambes des soldats de l'A. N. C.

Tout de suite, une de nos mitrailleuses de 12,7 ouvre le feu. Mes hommes sont déjà couchés, bien camouflés dans les herbes.

Les soldats de l'A. N. C. tombent. Leurs camarades s'affolent et tiraillent dans tous les sens. C'est un feu d'enfer, mais inefficace. Les balles sifflent. Les branches

se cassent. Les rafales crépitent dans toute la savane. L'adversaire vide chargeur sur chargeur, au hasard, pour faire du bruit et se donner du courage.

Dans tout ce tumulte, je dois hurler mes ordres :

Les mortiers en position de tir!

Nous devons être à environ un kilomètre du pont.

L'adjudant François ne perd pas de temps :

— Trois tubes de 81 prêts.

— Distance 800 mètres, axe de la route 150 mètres à gauche, tapis 600 à 900 mètres... Commencez le tir.

Les coups de départ font trembler le sol. Flammes courtes au sortir du Tube. Sifflements. Et le grondement continu des coups d'arrivée. Les explosions. Les hurlements.

— Au but!

François continue le tir et place ses obus avec une merveilleuse précision. Mes hommes semblent contents de ce soutien d'artillerie.

— En avant!

Nous progressons, par petits bonds de 10 mètres. Mes Léopards bondissent, entraînés par Norman qui tient la grande forme et constate au combat les résultats de ses longues séances d'instruction du camp de Kansimba.

Cette charge provoque la panique chez l'ennemi. Nos mortiers ont fait des ravages et les survivants préfèrent déserter, abandonnant morts et blessés. Les soldats de l'A. N. C. se replient en désordre vers le fleuve et tentent de le passer à la nage. Beaucoup s'enlisent et disparaissent dans la boue.

Nous voici tout près du pont. Nous bondissons de plus en plus vite, ouvrant le feu à chaque bond. Je demande à mon chauffeur de retirer ma jeep de la fournaise et je décide de passer au-delà du pont, avec un peloton. Avant, il faut donner de nouveaux ordres à François.

— Rapproche les tubes! Tu nous couvres en arrosant la bifurcation et les alentours.

— O. K.!

Les mortiers de 81 bouleversent maintenant les tranchées de l'A. N. C. Comment ne pas admirer cette précision? Les hommes de Roger, qui a repris en main le